David Le Breton ou les chemins du détour

Aggée Célestin LOMO MYAZHIOM

Université de Strasbourg Membre du Laboratoire interdisciplinaire
en études culturelles (LinCS) - UMR 7069 USIAS Fellow

DOI : https ://doi.org/10.17184/eac.9005

Résumé : Depuis son ouvrage princeps, Anthropologie du corps et sociétés (1995), la trame des recherches de David Le Breton est d'envisager l'ancrage du corps dans les sociétés, en tant « qu'instrument général de la compréhension du monde » (Merleau Ponty). Comment penser le corps ? Depuis les travaux pionniers de Marcel Mauss ou Georges Balandier, la socio-anthropologie française a souvent négligé le corps, pourtant matrice du monde. Prenant appui sur le corps en tant « qu'interface entre le social et l'individuel, la nature et la culture, le physiologique et le symbolique », l'œuvre de David Le Breton nous convie à interroger les multiples perceptions du corps dans les sociétés, à différentes époques. Il nous invite à en explorer les méandres, les contours et les aspérités. Il montre, entre autres, que le discours sur le corps n'est jamais loin du divin, des processus de création, des cosmogonies, ce qui a une influence dans ses usages sociaux. Il démontre que le corps, les pratiques corporelles et culturelles permettent de « lire » et de comprendre le fonctionnement des sociétés, de voir comment elles sont construites autour de groupes différenciés en fonction des organisations et des structures sociales.

Mots-clés : Corps - Sociétés - Identités - Altérité

« Toute action de l'homme sur son environnement se soutient d'un système de sens et de valeurs. Il n'y a pas d'expérience pure du monde naturel. À moins de supposer qu'une société puisse à une période de son histoire atteindre l'essence même de la réalité et cesser d'être nourrie de culture. Mais chaque société humaine est convaincue bien entendu qu'elle le fait. Toute description du monde est une symbolisation, c'est-à-dire une interprétation, dont la valeur se mesure au degré d'adhésion qu'elle suscite dans le collectif et aux efficacités qu'elle est susceptible de produire aux regards des attentes communes qu'elle a créées. L'homme ne vit pas dans un univers purement matériel, il vit dans un univers de sens et de valeurs », David Le Breton, « De l'efficacité symbolique »[1]

« Le corps est un thème particulièrement propice pour l'analyse anthropologique puisqu'il appartient de plein droit à la souche identitaire de

[1] http://www.passereve.com/journal/HTM/efsy.html\#nb1..

> l'homme. Sans le corps qui lui donne un visage, l'homme ne serait pas. Vivre, c'est réduire continuellement le monde à son corps, à travers la symbolique qu'il incarne. L'existence de l'homme est corporelle. Et le traitement social et culturel dont celui-ci est l'objet, les images qui en disent l'épaisseur cachée, les valeurs qui le distinguent nous parlent aussi de la personne et des variations que sa définition et ses modes d'existence connaissent d'une structure sociale à l'autre. Parce qu'il est au cœur de l'action individuelle et collective, au cœur du symbolisme social, le corps est un analyseur d'une grande portée pour une meilleure saisie du présent », David Le Breton, *Anthropologie du corps et modernité*, Paris, Quadrige / PUF, 2000, p. 7-8.

Depuis son ouvrage princeps, *Anthropologie du corps et sociétés* (1995), la trame des recherches de David Le Breton est d'envisager l'ancrage du corps dans les sociétés, en tant « qu'instrument général de la compréhension du monde » (Merleau Ponty). Comment penser le corps ? Depuis les travaux pionniers de Marcel Mauss ou Georges Balandier, la socio-anthropologie française a souvent négligé le corps, pourtant matrice du monde. Prenant appui sur le corps en tant « qu'interface entre le social et l'individuel, la nature et la culture, le physiologique et le symbolique », l'œuvre de David Le Breton nous convie à interroger les multiples perceptions du corps dans les sociétés, à différentes époques. Il nous invite à en explorer les méandres, les contours et les aspérités. Il montre, entre autres, que le discours sur le corps n'est jamais loin du divin, des processus de création, des cosmogonies, ce qui a une influence dans ses usages sociaux. Il démontre que le corps, les pratiques corporelles et culturelles permettent de « lire » et de comprendre le fonctionnement des sociétés, de voir comment elles sont construites autour de groupes différenciés en fonction des organisations et des structures sociales. Dans la lignée de Georges Balandier, son œuvre permet véritablement d'envisager le corps comme analyseur du social. Ainsi, le corps en tant qu'opérateur social, nécessite qu'on en cerne les valeurs (intrinsèques et extrinsèques) et les métamorphoses au fil du temps :

> « L'anthropologie et la sociologie du corps, des pratiques corporelles, ont fait une apparition tardive dans le champ de disciplines elles-mêmes tardivement constituées. La première montre non pas seulement la fonction des 'techniques du corps'[2] dans l'élaboration des cultures, mais aussi ce par quoi le traitement culturel du corps est une manifestation majeure des différences culturelles. La seconde considère le corps en tant qu'opérateur social, il est l'instrument avec lequel se construisent, autant que les identités individuelles, les configurations sociales, les symbolisations et les représentations, les pratiques et les hiérarchies. Il 'dit' la société, cependant qu'il contribue à la façonner et à l'accompagner dans ses changements et mutations »[3].

[2] Voir ici le travail pionnier de Marcel Mauss, « Les techniques du corps », *Journal de Psychologie*, XXXII, numéro 3-4, 15 mars – 15 avril 1936. Communication présentée à la Société de Psychologie le 17 mai 1934.

[3] Georges Balandier, « Ce que 'disent' le corps et le sport », in revue *Corps et Culture*, numéro 6/7 (2004), Métissages, 2004, [En ligne], mis en ligne le 31 mai 2007. URL : http://corpsetculture.revues.org/document885.html. Consulté le 25 octobre 2009.

Published in : LOMO MYAZHIOM, Aggée Célestin (dir.), *Corps, identités et Sociétés. Volume 1. Autour de David Le Breton*, Editions des archives contemporaines, ISBN : 9782813004697, doi : 10.17184/eac.9782813004697

Un premier élément, convoqué dans l'œuvre de David Le Breton, c'est son invitation à cheminer avec *La saveur du monde*, dans une socio-anthropologie des sens, de « la sensorialité du monde » :

> « Entre la chair de l'homme et la chair du monde nulle rupture, mais une continuité sensorielle de chaque instant. L'individu ne prend conscience de soi qu'à travers le sentir, il éprouve son existence par les résonances sensorielles et perceptives qui ne cessent de le traverser. Il est inclus dans le mouvement des choses et se mêle à elles de tous ses sens. Pourtant, la perception n'est pas coïncidence avec les choses, mais interprétation. Tout homme chemine dans un univers sensoriel lié à ce que son histoire personnelle a fait de son éducation. Parcourant la même forêt, des individus différents ne sont pas sensibles aux mêmes données »[4].

Dans une solide anthropologie du détour, David Le Breton insiste sur l'immanent marqueur socio-culturel pour construire le rapport au monde, les systèmes de pensée et leur enracinement : « Face à l'infinité des sensations possibles à tout instant, une société définit des manières particulières d'établir des sélections en posant entre elle et le monde le tamisage de significations, de valeurs procurant à chacun des orientations pour exister dans le monde et communiquer avec son entourage »[5].

En s'adossant sur l'approche phénoménologique de Merleau Ponty[6], David Le Breton explore le corps comme « souche identitaire de l'homme, le lieu et le temps où le monde prend chair ». Il indique, avec justesse, que :

« L'existence de l'homme est d'abord corporelle, elle sous-entend une mise en jeu sensorielle, gestuelle, posturale, mimique socialement codée et virtuellement intelligible par les acteurs dans toutes les circonstances de la vie collective au sein du même groupe. La compréhension du monde est elle-même le fait du corps à travers la médiatisation des signes sociaux intériorisés, décodés et mis en jeu par l'acteur. Le corps est le vecteur de compréhension du rapport au monde de l'homme. À travers lui, le sujet s'approprie la substance de son existence selon sa condition sociale et culturelle, son âge, son sexe, sa personne, et la rejoue à l'adresse des autres »[7].

> Ainsi, dans ses recherches, David Le Breton, dans une approche encyclopédique, analyse la notion de corporéité, interroge « La recherche présentée ici est une tentative de déceler les significations, les valeurs, les imaginaires associés au visage, une manière de répondre à la fascination qu'il exerce, non pour en déflorer le secret, mais pour découvrir combien il se dérobe. Contrairement en cela aux physiognomonies qui renaissent régulièrement de leurs cendres pour énoncer enfin une prétendue vérité du visage par un

[4] David Le Breton, « Pour une anthropologie des sens », in revue *VST – Vie sociale et traitements*, 2007/4 n° 96, p. 45-53. DOI : 10.3917/vst.096.0045.

[5] David Le Breton, *La saveur du monde. Une anthropologie des sens,* Métailié, 2006, p. 15.

[6] Voir notamment *La Phénoménologie de la perception*, Paris, Gallimard, 1945.

[7] David Le Breton, présentation dossier « Corps et sociétés », Revue *Histoire et Anthropologie*, n° 23, 2e semestre 2001, p. 9.

Published in : LOMO MYAZHIOM, Aggée Célestin (dir.), *Corps, identités et Sociétés. Volume 1. Autour de David Le Breton*, Editions des archives contemporaines, ISBN : 9782813004697, doi : 10.17184/eac.9782813004697

> contestable art du soupçon, l'anthropologie aboutit plutôt au constat du mi-dire, du chuchotement de l'identité personnelle »[8].

Dès lors on saisit le sens du sous-titre de l'ouvrage : *Essai d'Anthropologie*. Pour David Le Breton, l'approche anthropologique permet de traverser les visages qui s'offrent à nous sans pour autant avoir l'impression de les schématiser, de les enfermer dans un carcan : « Le visage, écrit-il, révèle autant qu'il masque. Si l'on ne veut pas dissoudre 'ce je ne sais quoi et ce presque rien' qui fait la différence d'un visage à un autre, il convient de cheminer avec 'un esprit de finesse' plutôt qu'avec un esprit de géomètre »[9]. Chaque visage est à la fois unique et porteur du culturel et du social, dans lesquels il puise et s'identifie : « L'homme n'est pas seul à habiter ses traits, le visage des autres est là aussi, en transparence ».

Interrogeant les saintes Écritures pour expliquer « l'invention du visage », David Le Breton souligne que le visage est privilège humain. Dieu dans la tradition judéo-chrétienne ou islamique n'a pas de 'Visage'. Car Dieu, Être infiniment transcendantal, ne peut être réduit à un visage unique : il a tous les visages. C'est pourquoi les traditions religieuses s'opposent à toute représentation de Dieu ; mais que disent les traditions bibliques des images du Christ ? Évoquant la question à travers la mouvance orthodoxe de l'icône, Le Breton fait savoir que : « si en en figurant Jésus, elle donne à voir le visage humain de Dieu elle ne représente en rien un portrait, ni même une approximation »[10]. Le visage de Dieu, que figure l'icône n'est que le signe spirituel de sa reconnaissance. Il souligne son mystère et non « la matérialité d'un visage ».

Interrogeant l'histoire du Moyen Âge et de la Renaissance européenne, David Le Breton traite de la naissance du portrait à travers le processus d'individualisation. Lorsque l'individu affirme sa singularité, la puissance et l'unicité de son 'Je', il importe qu'il matérialise sa différence à travers le portrait. Le visage n'est plus une simple partie du corps humain, mais un moyen d'affirmation sociale. Le portrait n'est plus le moyen de lutter contre l'oubli. Outil de pouvoir, de puissance et d'autorité, il devient le « privilège d'hommes que leur fonction (rois, papes, hauts dignitaires de l'Eglise et du Royaume) met au-delà de leurs contemporains »[11]. La peinture européenne au Moyen Âge bénéficie énormément de l'implantation du portrait dans les mœurs sociales.

Autres facteurs d'individualisation : le miroir et la photographie. Le miroir, précise Le Breton, en restituant une image fidèle du visage, est « un vecteur de choix de l'apparition du sentiment de soi ». Il permet aussi à l'acteur, grâce à l'apparition des miroirs convexes ou concaves, de jouer avec son reflet, d'opérer des métamorphoses. L'apparition de la photographie (inventée en 1824 par Niepce) constitue, selon lui, l'étape décisive de démocratisation ou plutôt de 'vulgarisation' du visage : « Le visage entre socialement dans sa phase démocratique, il sera donné un jour à chaque citoyen d'en posséder un, unique, son bien le plus humble et le plus précieux en qui s'incarne

[8] David Le Breton, *Des visages. Essai d'anthropologie*, Paris, Métailié, 2003 (1ère édition 1992), p. 9-10.
[9] *Ibid.*, p. 10.
[10] *Ibid.*, p. 20.
[11] *Ibid.*, p. 30.

Published in : LOMO MYAZHIOM, Aggée Célestin (dir.), *Corps, identités et Sociétés. Volume 1. Autour de David Le Breton*, Editions des archives contemporaines, ISBN : 9782813004697, doi : 10.17184/eac.9782813004697

son nom »[12]. Cette démocratisation du visage s'accompagne de son utilisation à des fins policières et judiciaires et l'œuvre anthropométrique de Bertillon marque la fin du XIXe siècle.

Interrogeant différents traités de physiognomonie, du début de notre ère (des écoles de la Grèce antique de Pythagore, Hippocrate, Socrate, Aristote ou Platon) aux littératures plus récentes (Lavater, Montaigne, Balzac, etc.), David Le Breton essaye de déterminer les contours réels de cette science, afin d'en éviter les avatars désastreux. Car écrit-t-il dans une section consacrée au *visage et son dedans* : « Démasquer l'autre, trier de son visage l'accessoire de l'essentiel, repérer ses sentiments réels, dévoiler l'âme sous les artifices du corps, telle l'entreprise ambiguë à laquelle se vouent les physiognomonistes »[13], notamment Lavater. Pour David Le Breton, la physiognomonie peut paraître comme un « art du soupçon », occultant le « visage pour ne parler que de la figure ». David Le Breton expose un des aspects mortifères de la physiognomonie, une réduction de l'être à des « apparences » : « le visage serait la scène où l'âme se révèle, prend corps, pour indiquer la vérité d'un individu qui se croyait à l'abri derrière ses traits, hors de tout soupçon. Le physiognomoniste est assuré d'être dans le secret des dieux, et nul face à lui, même le comédien le plus habile, ne fait que longtemps illusion sur ce qu'il est réellement »[14]. Cette vision des physionomistes essentialise le corps, traque « les stigmates du criminel né » (en partant des travaux de Lombroso) : « La physiognomonie fait de la figure un destin psychologique, même si la conduite réelle de l'homme est un cinglant démenti à ces préjugés. Elle fait du visage un aveu »[15], « résorption du moral au physique »[16]. Ce dernier aspect se retrouve dans les sociétés contemporaines (marquées par des idéologies du biopouvoir, du contrôle social, de légitime limitation des risques et de la quête de sécurité absolue) où les usages des « technologies biométriques » sont de plus en plus en usage pour assurer la paix sociale. Les espaces publics sont truffés de caméras, d'outils de mesure ou de logiciels de reconnaissance faciale, avec de possibles dérives et de notables erreurs. Ces outils de plus en plus perfectionnés et la croissance de l'intelligence artificielle en augmentent les usages. L'exemple des contrôles aux frontières est donné par David Le Breton : « il s'agit dès lors d'utiliser son visage comme une sorte de clé pour vérifier si l'individu possède les mêmes traits que le titulaire du passeport ou de la carte d'identité. Des recherches ont par ailleurs pointé des taux de réussite qui interrogent. Un pourcentage d'erreur demeure, les résultats sont meilleurs pour les hommes que pour les femmes, plus la peau est noire, plus la marge d'erreur grandit »[17].

La physiognomonie ouvre la voie au rejet de ce qui n'est « soi-même » : au rejet de l'Autre. Ce rejet de l'Autre passe par son dénigrement total. On lui refuse un visage. Il a : « une sale gueule », une « tronche », une « face de rat », etc. Apparaît ici l'aspect sacré du visage et son usage à des fins racistes, hégémoniques et pour justifier toutes sortes de crimes. On nie à l'Autre son visage, puis on l'étouffe et le néantise virtuellement puis physiquement. Par cet acte, on anticipe « déjà la mort par

[12] *Ibid.*, p. 41.
[13] *Ibid.*, p. 76.
[14] David Le Breton, *Des visages. Une anthropologie, Paris, Métailié, 2022, p. 116.*
[15] *Ibid.*, p. 123.
[16] *Ibid.*, p. 139.
[17] *Ibid.*, p. 141.

Published in : LOMO MYAZHIOM, Aggée Célestin (dir.), *Corps, identités et Sociétés. Volume 1. Autour de David Le Breton*, Editions des archives contemporaines, ISBN : 9782813004697, doi : 10.17184/eac.9782813004697

une procédure symbolique sans équivoque ». Pour évoquer ce rejet de l'Autre, facteur premier de l'époque nazie, David Le Breton s'adosse dans son argumentaire sur le cinéma à travers le film de Joseph Losey, *Monsieur Klein*. Il retrace la scène où le visage d'une femme est mesuré et étiqueté « comme un simple objet par un médecin qui la soumet à un examen anthropométrique visant à évaluer son degré de judaïté. […] Pour ce dernier, ce n'est pas une femme, dotée d'une identité singulière symbolisée par un visage, un nom, une histoire, mais un type inférieur, mis en évidence par la procédure analytique à laquelle il la contraint »[18]. On ne peut que conclure, ce chapitre de l'ouvrage qui évoque certes les camps de concentration, mais qui s'étend aussi à toutes les entreprises d'avilissement tendant à légitimer et légaliser la supériorité d'une race sur une autre, à la contraction du monde à l'Un par la compaction du tout-autre, par ces propos : « Effacer l'homme en l'homme c'est détruire son visage »[19].

Une manière différente de déshumanisation ou de 'dé-socialisation' du visage réside certainement dans les lésions qui peuvent l'atteindre. Elles constituent un handicap de taille et conduisent souvent à la marginalisation. Le défiguré ne se reconnaît plus. La défiguration peut être considérée comme une mise à mort symbolique. L'image que le miroir renvoie ou le regard des autres accablent. Le cas le plus douloureux est certainement celui que subissent les enfants. David Le Breton fait le récit de l'expérience de Julian, quatre ans et demi. Un grand brûlé qui a toujours vécu dans le giron familial. Il a dû rentrer en contact avec le monde extérieur à la maternelle. Son arrivée suscite la terreur des autres enfants. « Julian vient de vivre pour la première fois le regard sans indulgence des autres. Il a appris à son corps défendant, à travers la violence encore peu ritualisée des enfants à son encontre, la considération dont il risque d'être l'objet au cours de son existence. Même si plus tard, dans les relations sociales, la mise à l'écart se fait avec davantage de formes »[20]. Heureusement que la chirurgie réparatrice existe pour redonner un peu de dignité à bon nombre de visages défigurés, devenus sans-vie, placés hors-jeu, stigmatisés. Les individus au visage marqué, différents, « usent de stratégie(s) d'ajustement pour tâcher de masquer l'inconfort de leur vis-à-vis ou pour faire bonne figure »[21].

Le visage subit aussi des transformations passagères ou définitives que l'on veut lui donner, conséquences d'un moule culturel et des interactions sociales. La grimace, le grime, le masque ou encore l'incognito en sont quelques applications dans les modifications furtives. La chirurgie esthétique intervient également, dans une société où la séduction est une valeur essentielle, de plus en plus de façon définitivement (passagère), pour donner les formes voulues par l'individu à des traits, qu'il estime, ingrats. En ce lieu « d'élection de l'âme », commence le travail de rectification des « imperfections », de re-création de soi, au réel, sur des portraits, dans des vidéos, etc. « Le visage est une scène où le public ne doit rien percevoir des défauts susceptibles d'entacher la rêverie éveillée du regard »[22].

[18] David Le Breton, *Des visages. Essai d'anthropologie*, Paris, Métailié, 2003 (1ère édition 1992), p. 283-284.
[19] *Ibid.,* p. 285.
[20] *Ibid.,* p. 309-310.
[21] David Le Breton, *Des visages. Une anthropologie, Paris, Métailié, 2022, p. 17.*
[22] *Ibid.*

Published in : LOMO MYAZHIOM, Aggée Célestin (dir.), *Corps, identités et Sociétés. Volume 1. Autour de David Le Breton*, Editions des archives contemporaines, ISBN : 9782813004697, doi : 10.17184/eac.9782813004697

Au total, l'exploration *des Visages* est une invitation à reconsidérer notre rapport au monde et à nous retrouver en tant qu'être humain véritablement. Car dans nos traits, nous traînons nos valeurs culturelles. Parcourir les visages revient à l'exploration à la fois de l'intime et des différents modèles socio-culturels qu'ils expriment. Ceci se prolonge, dans la quête de David Le Breton, par ses recherches sur le rire[23] et le sourire[24] qui donnent une autre grammaire du visage, toujours plurivoques. Dans cette observation fine des interactions sociales quotidiennes, des routines dans différents stades de la vie et des rituels, David Le Breton indique que « comme le rire, le sourire est équivoque, polysémique, il s'inscrit toujours dans un contexte relationnel spécifique »[25]. Dans son ouvrage tout en nuances sur le *Sourire*, à travers le détour anthropologique au-delà des invariants, David Le Breton s'attache à montrer la différence entre ses deux expressions faciales : « À la différence du rire qui 'éclate' et s'impose parfois bruyamment, disloquant le langage et accordant un triomphe provisoire du corps, le sourire est souvent décrit comme le sublimant. Mouvement léger de la pensée, plus élevé, plus élégant, silencieux, il reste une civilité, sous contrôle. On parle 'd'éclats' de rire, jamais 'd'éclats' de sourire. En revanche, dans le regard des autres, le sourire à un éclat. Il s'inscrit dans la continuité de la présence au monde, là où le rire introduit une rupture dans les comportements qui met un instant hors de soi »[26]. Cette civilité inscrite dans le sourire a été affectée par le port du masque durant la pandémie du Covid-19 : « Le sourire a disparu[27] de longs mois dans la plupart des rencontres, alimentant la nostalgie. On ne sourit pas avec les yeux ou les plissements du front, mais avec la totalité de son visage. Et si l'on devine parfois le sourire à travers la voix, le masque l'absorbait tout entier »[28]. Sourire et rapport au monde… : « L'échange de regards dans la relation sociale avec des inconnus déborde parfois l'indifférence courtoise. Il prend en considération le visage de l'autre et suscite une complicité provisoire que renforce le sourire, même en l'absence de toute parole »[29]. Soulignons que le masque a servi aussi de système de protection pour des personnes aux visages considérés comme altérés, ne correspondant pas aux canons de beauté, repoussés aux frontières de l'altérité.

Dans ses recherches, David Le Breton s'est toujours attaché à traiter de tous les corps, de toutes ses formes, de toutes ses représentations, de ses mystères, du corps surnuméraire, de la maladie[30] au vieillissement, des rites d'effacement, à voir le corps comme support de l'identité et figure première de l'altérité. Ce qui lui permet l'incursion autour des corps différents, l'exploration des déficiences et le rapport des sociétés avec les personnes en situation de handicaps. Il indique ainsi que : « Les limites du corps dessinent à leur échelle l'ordre moral et signifiant du monde. Penser le corps est

[23] David Le Breton, *Rire. Une anthropologie du rieur,* Paris, Métailié, 2018.
[24] David Le Breton, *Sourire. Une anthropologie de l'énigmatique,* Paris, Métailié, 2022.
[25] *Ibid.*, p. 15.
[26] *Ibid.*, p. 14.
[27] On pourra lire l'ouvrage de David Le Breton, *Disparaître de soi. Une tentation contemporaine* (Paris, Métailié, 2015), qui évoque divers contours des difficultés à exister dans la contemporanéité et des formes de résistances.
[28] David Le Breton, *Sourire. Une anthropologie de l'énigmatique,* Paris, Métailié, 2022, p. 13.
[29] *Ibid.*, p. 51.
[30] On lira le remarquable ouvrage autour des maladies chroniques de David Le Breton, *Tenir* (Paris, Métailié, 2017).

Published in : LOMO MYAZHIOM, Aggée Célestin (dir.), *Corps, identités et Sociétés. Volume 1. Autour de David Le Breton*, Editions des archives contemporaines, ISBN : 9782813004697, doi : 10.17184/eac.9782813004697

une autre manière de penser le monde et le lien social : un trouble introduit dans la configuration du corps est un trouble introduit dans la cohérence du monde »[31].

David Le Breton, dans sa quête du sens des corps, esquisse la dimension ontologique et métaphysique au sens d'Aristote[32] des corps des personnes porteuses de handicaps :

> « Par sa seule présence, l'homme qui a un handicap moteur ou sensoriel engendre une gêne, un flottement dans l'interaction. La dialectique fluide de la parole et du corps se crispe soudain, se heurte à l'opacité réelle ou imagée du corps de l'autre, engendre le questionnement sur ce qu'il convient ou non de faire et de dire avec lui. Et le malaise est d'autant plus vif que les attributs physiques de l'acteur favorisent moins l'identification avec lui. Le miroir est brisé, et il ne revoie qu'une image morcelée »[33].

David Le Breton montre que le handicap ou la déficience convoque l'altérité et rappelle notre propre condition humaine vulnérable :

> « Par-devers lui, l'homme handicapé rappelle avec une force qui lui échappe et qui tient à sa seule présence la précarité infinie de l'existence et il réveille l'angoisse du corps démantelé qui fait la matière première de nombre de cauchemars individuels et auxquels n'échappe aucune collectivité humaine ; la mutilation, la cécité, la paralysie, la lenteur des mouvements sont des figures archétypales du cauchemar. L'homme handicapé rappelle l'insoutenable fragilité de la condition humaine. Ce que la modernité se refuse avec obstination à concevoir »[34].

Dans l'évocation du « corps escamoté »[35], David Le Breton montre que derrière l'illusion du thème récurrent de la libération du corps persiste toujours « le statut déprécié des personnes âgées, des handicapés ou des 'fous', voire des malades graves (sida, cancer, etc.) ou des mourants […]. Le corps doit passer inaperçu dans l'échange entre les acteurs, même si la situation implique pourtant sa mise en évidence […]. Le corps étrange se mue en corps étranger, opaque dans sa différence ». Et, Le Breton d'écrire sur le regard inquiet que les uns portent sur les autres : « A priori, bien sûr, nul n'est hostile aux handicapés ou aux 'fous', par exemple, nul n'est indifférent au sort des vieillards, et pourtant la mise à l'écart dont ils sont l'objet les uns et les autres témoigne du malaise diffus qu'ils suscitent ». Quotidiennement, les comportements de nos contemporains - dans la rue, au restaurant, au travail ou sur la plage - attestent à foison ce constat. David Le Breton fait le constat de rituels d'évitements « dans

[31] David Le Breton, *La chair à vif. Usages médicaux et mondains du corps humain*, Paris, Métailié, 1993, p. 316.

[32] Pour ce dernier, qui voit dans la métaphysique la « science de l'être en tant qu'être », « l'être se prend en de multiples acceptions, mais, en chaque acception, toute dénomination se fait par rapport à un principe unique » (Aristote, *Métaphysique,* T. 1. Livre IV • Γ (1003a-1005a), traduction (éd. de 1953) de J. Tricot, Editions Les Échos du Maquis (ePub, PDF), v.1,0, janvier 2014, p. 89).

[33] David Le Breton, *Anthropologie du corps et modernité*, Paris, PUF, Coll. « Quadrige », 2000, p. 141.

[34] *Ibid.*, p. 142.

[35] *Ibid.*, p. 139-142.

Published in : LOMO MYAZHIOM, Aggée Célestin (dir.), *Corps, identités et Sociétés. Volume 1. Autour de David Le Breton*, Editions des archives contemporaines, ISBN : 9782813004697, doi : 10.17184/eac.9782813004697

les différents moments de la socialité » de la relation de la société, caractérisée par le validisme, envers les personnes « handicapées » qui vivent dans un espace liminal.

Dans ses investigations du quotidien, David Le Breton nous propose aussi une anthropologie du minuscule, de l'intime, des sens et du sensible tel qu'on peut le voir dans le magistral ouvrage : *La saveur du monde. Une anthropologie des sens* (Paris, Métailié, 2006). Il y traite, à travers un parcours dans différentes aires culturelles, entre autres, l'éducation des sens, le toucher, la peau, les sonorités du monde, le goût, encore la cuisine du dégoût. Il montre que définitivement « les perceptions sensorielles jettent physiquement l'homme dans le monde, et par là au sein d'un monde de significations, elles ne le limitent pas, elles le suscitent »[36].

Lorsqu'il aborde les conduites à risque, David Le Breton ne s'inscrit pas dans les traces des épidémiologistes ou des spécialistes de santé publique qui essaient de contrôler les corps ou les « déviants » dans une forme de biopouvoir. Dans les conduites à risque ou encore les pratiques de marques corporelles des adolescents et jeunes adultes, il prend souvent à rebours des idées reçues sur une jeunesse en danger, bercée par des pratiques mortifères… Ce qui conduit certains auteur.e.s et politiques à percevoir les jeunes uniquement comme des êtres décérébrés ou des 'sauvageons' de cette extrême modernité. Il montre qu'à travers les pratiques ordaliques, les jeunes essayent de donner un sens à leur existence dans ces nouveaux rituels et rites de passage :

> « L'ordalie est une manière de jouer le tout pour le tout et de se livrer à une épreuve personnelle pour tester une légitimité à vitre que le jeune n'éprouve pas encore. Il se sent insignifiant et malheureux, à côté de son existence. Il interroge symboliquement la mort pour garantir son existence par le fait de survivre. Toutes les conduites à risque des jeunes ont une tonalité ordalique. L'exposition au danger vise à expulser l'intolérable pour trouver l'apaisement. Toute confrontation à la mort est une redéfinition radicale de l'existence »[37].

Dans son investigation autour de l'adolescence, David Le Breton reprend à son compte les propos d'Octavio Paz, dans *Le labyrinthe de la solitude*[38], pour exprimer la réalité de cet état de transition :

> « L'adolescent, vacillant entre l'enfance et la jeunesse, reste interdit un temps devant l'infinie richesse du monde, l'adolescent s'effraie d'être. Puis, au saisissement succède la réflexion : penché sur le fleuve de sa conscience, il se demande si ce visage qui affleure lentement du fond, déformé par l'eau, est bien le sien. La singularité d'être - pure sensation de l'enfant - se transforme en un problème, et une interrogation, en une conscience qui interroge […]. Ainsi l'adolescence est à la fois l'âge de la solitude et celui

[36] David Le Breton, *La saveur du monde. Une anthropologie des sens*, Paris, Métailié, 2006, p. 25.

[37] David Le Breton, *En souffrance. Adolescence et entrée dans la vie*, Paris, Métailié, 2007, p 21. On lira également le chapitre 3 de cet ouvrage où David Le Breton décrit l'affrontement symbolique avec la mort, « comme un gouffre de sens », p. 84.

[38] Octavio Paz, *Le labyrinthe de la solitude*, Essais Gallimard, 1972.

Published in : LOMO MYAZHIOM, Aggée Célestin (dir.), *Corps, identités et Sociétés. Volume 1. Autour de David Le Breton*, Editions des archives contemporaines, ISBN : 9782813004697, doi : 10.17184/eac.9782813004697

> des grandes amours, de l'héroïsme et du sacrifice. Avec raison, on imagine généralement les héros et les amants sous les traits d'adolescents »[39].

Pour David Le Breton : « La traversée de l'adolescence ou, désormais, de la jeunesse n'est pas une ligne droite bien balisée, mais plutôt un sentier en lignes brisées, malaisé à repérer, avec un sol qui se dérobe parfois sous les pas. L'étymologie du terme 'adolescent' renvoie à une notion de croissance, de transformation, d'évolution. L'adolescence est une crise d'identité plus ou moins aiguë […]. Mais dans le monde contemporain, pour certains, accéder à soi et une longue épreuve. Certes la jeunesse n'existe pas. Seuls existent des jeunes à travers la singularité de leur histoire à l'intérieur d'une condition sociale et culturelle, d'un sexe, mais aussi d'une condition affective »[40].

Dans un travail de recherche-action que nous avons mené au sein de l'association Santé Culture et Société (SACSO)[41] nous avons pu expérimenter la pertinence, les observations fines et l'enracinement sur le terrain des analyses[42] de David Le Breton autour des « représentations et perceptions du 'mal être' des adolescents dans le quartier du Neuhof à Strasbourg »[43]. Partis de la question du mal-être des adolescents, nous avons été ramenés par tous les acteurs de terrain à appréhender le sujet sous un angle global de la vie du quartier : justice sociale, marginalisation, éducation, mobilité sociale, avenir… dans une approche phénoménologique lebretonienne associée à l'interactionnisme symbolique[44]. Nous avons pu constater que la santé et la maladie sont insérées dans une réelle dimension sociopolitique opérationnelle dans un quartier en proie à de multiples difficultés. Même si certains des professionnels nous ont affirmé ne pas être « des spécialistes » pour pouvoir évoquer les questions de santé, ces entretiens ont permis des échanges fructueux permettant d'établir un « diagnostic partagé »[45], cartographie volontairement subjective de la question du mal-être des adolescents sur le quartier du Neuhof.

---

[39] Cité également par David Le Breton dans son ouvrage, *En souffrance. Adolescence et entrée dans la vie*, Paris, Métailié, 2007, p. 11.

[40] David Le Breton, *En souffrance. Adolescence et entrée dans la vie*, Paris, Métailié, 2007.

[41] Travail dans le cadre d'un diagnostic partagé (avec les acteurs de terrain et les habitants), sur la situation des adolescents dans le quartier du Neuhof à Strasbourg, mené en 2007-2008 avec Thomas Braun Directeur de SACSO. Cette recherche a été financée par la DDASS et a été primé par la Fondation de France.

[42] Lors de mon arrivée à Strasbourg à l'UFR des Sciences et activités physiques et sportives en 2002, j'avais été accueilli par un collègue qui m'avait lancé : « Ah, vous travaillez avec David Le Breton ! Vous faites de la sociologie littéraire » ! Évidemment que cet illustre personnage avait une production scientifique famélique !

[43] Considéré comme sensible et fragile, zone franche urbaine, le Neuhof est le quartier périphérique le plus méridional de l'agglomération strasbourgeoise, situé à environ 5 km du centre-ville. « Le Neuhof s'étend sur environ 1.050 hectares (soit 13,5% de la surface de la commune. On distingue deux types de tissus urbains bien différenciés. Au sud, c'est le secteur qui a gardé la physionomie d'ancien village. Au nord, c'est le secteur des cités où les constructions sont élevées, cette partie correspond à la plus forte concentration de logements sociaux de l'agglomération strasbourgeoise ».

[44] On pourra lire l'ouvrage de David Le Breton où il donne ses perspectives méthodologiques : *L'interactionnisme symbolique*, Paris, PUF, 2004.

[45] L'enquête a permis de faire des observations, de réaliser des entretiens individuels et des focus groups avec des institutions entre mai et septembre 2007. Au final 4 équipes ont été rencontrées, 16 personnes interrogées représentant différents métiers, niveaux opérationnels et hiérarchiques, champs et secteurs d'intervention, ancienneté à leur poste sur le quartier (de 2 mois à plus d'une quinzaine d'années) : éducation spécialisée, économie sociale et familiale, responsable secteur jeune de Centre socio-culturel, animation socioculturelle (arts plastiques, danse), sociologue, psychologue, juriste, etc.

Published in : LOMO MYAZHIOM, Aggée Célestin (dir.), *Corps, identités et Sociétés. Volume 1. Autour de David Le Breton*, Editions des archives contemporaines, ISBN : 9782813004697, doi : 10.17184/eac.9782813004697

Discourir sur le « mal-être » c'est évoquer le « bien-être »… soulignent les professionnels. Et comment définir ce dernier en tenant compte de la situation spécifique du Neuhof ? Peut-être nous nous accorderons pour l'instant avec cette définition du Haut Comité de Santé Publique, s'appuyant sur celle de la santé de l'Organisation mondiale de la santé (OMS) : « Du point de vue de l'individu, l'enjeu de santé est plus que jamais sensible : la santé n'est plus seulement perçue comme l'absence de maladie ou de handicap, elle tend à se rapprocher de la notion de bien-être, de bonheur, voire de mieux-être et de performance ». Remédier au « mal être » des adolescents serait donc, les conduire autant que possible à se « sentir bien » dans leur corps et dans leur esprit en mettant en place les conditions pour leur permettre d'y parvenir. Revenir donc simplement à une conception du bien-être qui « touche à la santé, au plaisir, à la réalisation de soi, à l'harmonie avec soi et les autres ». Il y a ici à insister auprès des jeunes et de leurs accompagnateurs que l'estime de soi passe par l'estime de l'autre. Et pour reprendre René Dubos faire de la santé un temps de « convergence entre les notions d'autonomie et de bien-être ». C'est aussi faciliter, pour les habitants par la transformation globale de leur environnement social, la « liberté de choix ».

C'est souvent à partir des symptômes et des caractéristiques du « mal être » que les professionnels imaginent un « bien-être » des adolescents en s'appuyant sur des aspects de normalité sociale. Pour eux, il convient donc d'être attentif dans le rapport avec les adolescents à ne pas être « injonctifs » d'autant plus que c'est une période qui est marquée par « la crise ». Définir l'adolescence n'est jamais aisé. « Âge ingrat ». « Être hybride : plus trop jeune, pas assez adulte ». « Être en perpétuel questionnement », etc. Tout au moins faut-il se référer toujours au contexte socioculturel pour approcher cet objet d'étude vaste. En dehors des « transformations pubertaires et de l'entrée dans la vie », accordons-nous avec David Le Breton pour insister sur le fait que « l'adolescence est le temps progressif de la maturation, de la construction des assises d'un sentiment d'identité plus élaboré »[46]. Double jeu entre inscription dans le corps social et affirmation de sa singularité. Cette dernière est plus ou moins réussie, lorsque les déterminants sociaux sont adaptés aux désirs de l'adolescent.

Cette plongée dans l'adolescence au sein du Neuhof nous a permis de travailler la dimension de la « corporéité en action »[47] et de son lien avec l'espace social immédiat : du quartier stigmatisé aux corps stigmatisés, le pas est franchi. Comme le souligne David Le Breton :

> « L'existence de l'homme est d'abord corporelle, elle sous-entend une mise en jeu sensorielle, gestuelle, posturale, mimique socialement codée et virtuellement intelligible par les acteurs dans toutes les circonstances de la vie collective au sein du même groupe. La compréhension du monde est elle-même le fait du corps à travers la médiatisation des signes sociaux intériorisés, décodés et mis en jeu par l'acteur. Le corps est le vecteur de compréhension du rapport au monde de l'homme. À travers lui, le sujet s'approprie la substance de son existence selon sa condition sociale

[46] David Le Breton, *En souffrance. Adolescence et entrée dans la vie*, Paris, Métailié, 2007, p. 14.
[47] David Le Breton, « Le corps entre significations et informations », in *Hermès*, 2014/1, n° 68, p. 21-30.

Published in : LOMO MYAZHIOM, Aggée Célestin (dir.), *Corps, identités et Sociétés. Volume 1. Autour de David Le Breton*, Editions des archives contemporaines, ISBN : 9782813004697, doi : 10.17184/eac.9782813004697

> et culturelle, son âge, son sexe, sa personne, et la rejoue à l'adresse des autres »[48].

Ce n'est pas une particularité du quartier, comme ailleurs dans des lieux du même type, les cumuls de handicaps conduisent irrémédiablement aux difficultés sociales et à la présentification d'un « corps différent ». Il n'est pas seulement question, pour reprendre Pierre Bourdieu de « misère de monde » ou d'absence de capital culturel, c'est la « misère de position » et la « misère de condition » que traduit le « mal être » des adolescents. Ce n'est qu'une excroissance du « mal être » général du quartier, le « mal vivre au sens » de l'Association Locale de Prévention (ALP) : on pourrait dire que lorsqu'un quartier va mal ce sont les enfants qui sont les premières victimes. De manière générale, une présentation négative, stigmatisante, du quartier est faite, même par les instances politiques. Ainsi peut-on lire dans un rapport du Sénat de 2002 : « Le Neuhof est constitué de deux entités très contrastées : le 'village' composé de vieilles maisons alsaciennes individuelles et les 'cités' » dont les bâtiments sont très dégradés : interphones arrachés, marques d'incendie sur de très nombreuses façades souvent lépreuses, cages d'escaliers lugubres »[49] Ces descriptions du bâti rejaillissent sur les habitants qui se considèrent comme méprisés et déclassés, abandonnés par les politiques publiques. Le mal-être est inscrit dans les murs du quartier et il irrigue le social, et vice-versa. Pour l'ensemble des équipes, le constat est avant tout celui d'un *malaise social profond* dans le quartier dont le mal être des adolescents n'est qu'une résultante logique. Le quartier est marqué par des inégalités profondes et l'absence de mixité sociale. Ainsi, au niveau des catégories socioprofessionnelles, les cadres représentent environ 15% des habitants du quartier (10 % pour le Vieux Neuhof et 5% pour le secteur des cités.

Une partie de la délinquance pour les jeunes issus de milieux populaires n'est que la monstration bruyante de leur mal-être. Ce « mal-être » des adolescents est par ailleurs l'expression des inégalités d'accès aux soins[50] et de la faillite des politiques publiques. Avec les travaux de David Le Breton, nous avons pu conclure que sur le quartier du Neuhof, le mal-être des adolescents ouvre irrémédiablement sur le social, sur l'organisation, sur les dysfonctionnements, sur la question de la santé globale, sur les inégalités sociales, sur la famille, ou la construction identitaire de la jeunesse, etc.

Un exemple marquant de cette construction chaotique, de ce passage difficile de l'adolescence à l'âge adulte, en fonction du regard de la société, fut la question sexo-spécifique de la détresse des « filles-mères »[51]. C'était aborder cette question du mal-être des adolescentes par une de ces « extrémités », une de ces aspérités les plus pétrifiantes du quartier. L'aborder, revient à y porter un regard sur le genre, sur les rôles sociaux des hommes et des femmes, sur l'éducation dans le quartier. L'évocation de

[48] David Le Breton, présentation dossier « Corps et sociétés », Revue *Histoire et Anthropologie*, n° 23, 2e semestre 2001, p. 9.

[49] Cf. *Délinquance des mineurs : la République en quête de respect,* rapport de la commission d'enquête sur la délinquance des mineurs du Sénat. Compte rendu du déplacement à Strasbourg du 23 mai 2002, http://www.senat.fr/rap/r01-340-2/r01-340-22.html..

[50] Dans le Neuhof cités, il n'y avait qu'un seul cabinet de médecine générale avec 4 soignants pour presque 10.000 habitants.

[51] On pourra lire David Le Breton sur la « souffrance intériorisée des jeunes filles », dans l'ouvrage *En souffrance. Adolescence et entrée dans la vie*, Paris, Métailié, 2007, p. 73 et sv.

Published in : LOMO MYAZHIOM, Aggée Célestin (dir.), *Corps, identités et Sociétés. Volume 1. Autour de David Le Breton*, Editions des archives contemporaines, ISBN : 9782813004697, doi : 10.17184/eac.9782813004697

ce que les travailleurs sociaux considéraient comme des « filles-mères » montre, si ce n'est la faillite des systèmes de prévention (institutionnels et familiaux) et d'éducation à la sexualité, tout au moins leurs dysfonctionnements et leurs inadaptations. Dans une première lecture, on peut penser que les jeunes filles sont passées à travers les mailles du « filet » de prévention, elles appartiendraient donc à cet impondérable élément de fatalité qu'est le taux d'échec. Mais prévenir l'échec fait justement partie intégrante des politiques de prévention adaptées. D'où la nécessité pour les équipes de prévention d'être dans l'anticipation des comportements à risque.

Dans une seconde lecture, l'enfant comme stratégie de survie est inscrit dans un modèle d'émancipation (sociale et économique[52] Une vision d'émancipation, qui au-delà du profond désir d'être mère, est un court terme qui correspond à une société où les références et les modèles de consommation se réduisent à la satisfaction des besoins immédiats par « tous les moyens » : le don du corps, le don de soi est aussi contre-don, une capitalisation pour quelque temps sans se préoccuper des « emmerdes » inhérentes à venir. Ce qui au final pose des difficultés d'éducation, lorsque l'on se trouve confronté à deux générations de parents isolés, de femmes élevant toutes seules des enfants dans un cadre social misogyne, patriarcal et phallocrate (où le *paterfamilias* fonctionne encore). Cette émergence croissante des mères isolées, non spécifique au quartier du Neuhof[53], est un facteur de renforcement des inégalités sociales et de santé dont le mal-être des adolescents est à la fois symptôme et catalyseur. Le mal-être des parents, leur désarroi[54], transpire sur les adolescents : « la qualité du rapport au monde en termes de goût de vivre s'enracine plus dans la relation affective à l'entourage que dans une condition sociale et culturelle »[55]. De cette manière, ces femmes se trouvent assez souvent démunies dans l'éducation des enfants, devant assumer seules tous les rôles sociaux. Élargi au reste des situations de mal-être rencontrés sur le quartier du Neuhof, ce constat est celui de la construction d'une identité non seulement chez les adolescents en souffrance, mais aussi chez les parents « déboussolés », sans repères.

Cette approche de l'adolescence, dans un quartier des politiques de la ville en France, nous montre l'ancrage théorique et pratique des travaux de David Le Breton qui a une œuvre foisonnante, protéiforme, riche et inspirante. Cet ouvrage[56], propose quelques linéaments de la pensée lebretonnienne qui puise autant dans les différentes disciplines des sciences humaines et sociales, que dans les arts, le cinéma, les littératures, etc. Des pistes de réflexion, sans être exhaustives autour des travaux de David Le Breton,

[52]Le montant de l'allocation (qui complète les ressources) est variable en fonction du nombre d'enfants à charge. Au 1er janvier 2008, il s'élevait à 566,79 EUR par mois pour une femme enceinte, 755,72 EUR pour un enfant à charge, plus 188,93 EUR par enfant supplémentaire. À cela peut s'ajouter un montant forfaitaire pour logement :
52,90 EUR, si l'allocataire attend un enfant et 105,81 EUR s'il a un enfant, 130,94 EUR s'il a deux enfants ou plus. Cf. http://vosdroits.service-public.fr/F389.xhtml.).

[53]Depuis la fin des années 1980 en France, on note l'émergence des familles monoparentales choisies.

[54]Voir l'ouvrage de David Le Breton, *En souffrance. Adolescence et entrée dans la vie*, Paris, Métailié, 2007, p. 42 et sv.

[55]Cf. David Le Breton, *En souffrance. Adolescence et entrée dans la vie*, Paris, Métailié, 2007, p. 13.

[56]La majeure partie des textes viennent d'un colloque éponyme organisé les 8 et 9 septembre 2022 à l'Université de Strasbourg grâce au soutien sans faille de l'Institut d'Études Avancées de l'Université de Strasbourg (USIAS). Nous remercions l'ensemble des membres du comité d'organisation (notamment Clara Boutet, Yves Allyn Amoussou et Mihaela Gabriela Cosma Onet pour leur investissement) et du comité scientifique du colloque. Nous remercions également les collègues relecteur.e.s dont Anna Fabreti (Université de Strasbourg) et Joaquim Pedro Neto Recova (Université Agostinho Neto, Luanda, Angola).

Published in : LOMO MYAZHIOM, Aggée Célestin (dir.), *Corps, identités et Sociétés. Volume 1. Autour de David Le Breton*, Editions des archives contemporaines, ISBN : 9782813004697, doi : 10.17184/eac.9782813004697

sont proposées dans ce livre qui rassemble une cinquantaine de contributions et plus de 70 auteurs en provenance d'Afrique, d'Asie, d'Europe et d'Amérique. Arpenteur du monde, ouvreur de portes pour les jeunes générations, pensée féconde, très curieux des pulsations du monde, toujours avec le souci de l'autre, David Le Breton est également un grand vulgarisateur… Esprit toujours en alerte, son œuvre n'est pas clôture, mais ouvre irrémédiablement de nouveaux chemins. Il nous rappelle inlassablement l'essence du « muntu »[57], l'altérité et la pensée du détour.

[57] Homme chez les peuples bantou.

Published in : LOMO MYAZHIOM, Aggée Célestin (dir.), *Corps, identités et Sociétés. Volume 1. Autour de David Le Breton*, Editions des archives contemporaines, ISBN : 9782813004697, doi : 10.17184/eac.9782813004697